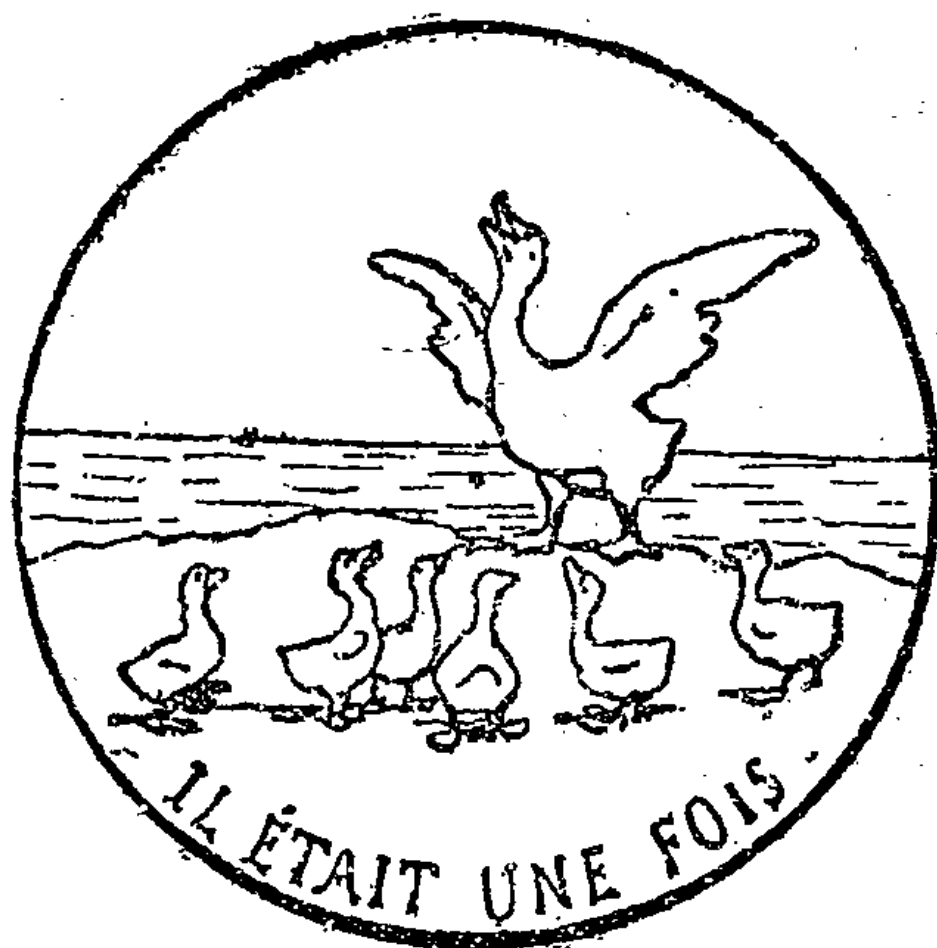


SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME XII
12^e ANNÉE. — N° 1. — JANVIER 1897

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq

— La belle, avant qu' de vour farder,
Prenez bien gard' de vous mirer,
Mais éteignez votre chandelle,
Barbou (ter) illez-vous
Et demain vous serez belle
Comme le jour.

Quand s'arrive la matinée,
La belle a pris tous ses appâts.
Ci, elle a pris sa robe blanche,
Son blanc (ter) corset.
Ell' s'en va à la ville
Pour promener.

La belle, en entrant dans la ville,
Son cher amant a rencontré.
— Où allez-vous, mademoiselle?
Si belle (bis), si barbouillée?
Vous avez la figure noire
Comme un charbonnier.

La bell' s'en va chez l'apothicaire.
— Monsieur, que m'avez-vous vendu ?
— Je vous ai vendu de bon cirage
Pour vos (ter) souliers.
Il n'est pas permis à une servante
De se farder.

Abbé FAURE.

III

Haute-Bretagne

C'est une dame de Paris
Qui avait des biaux favoris :
Elle avait une servante
Qu'aurait (ter) voulu
Etre plus belle que sa maitresse,
Mais ell' ne put.

S'en fut chez l'apothicaire :
— Monsieur du fard en vendez-vous ?
Combien le vendez-vous l'once ?
— C'est deux (ter) écus.
— Mettez m'en une demi-once
Pour un écu.

— Auparavant de vous farder
 Prenez bien gard' de vous mirer,
 Eteignez bien votre chandelle
 Débar (ter) bouillez-vous,
 Et puis demain vous serez belle
 Comme le jou'.

Quand ce fut le matin jou'
 La belle prend ses plus beaux atouts
 Elle prit son beau châte en laine,
 Son vert (ter) corset,
 Elle fit trois tours par la ville
 Sans s'y mirer.

La belle en s'y promenant
 Elle y rencontra son amant
 — D'où t'en viens-tu, ma Fanchette,
 Ma mie (ter) si barbouillée
 Tu ressembles à la cheminée
 Du noir que tu es.

Elle s'en fut chez l'apothicaire :
 — Monsieur que m'avez-vous vendu ?
 Mademoiselle c'est du cirage
 Pour vos (ter) souliers,
 N'appartient point à une fille sage.
 De s'y farder.

PAUL SÉBILLOT.



ADDITIONS AUX COUTUMES ET TRADITIONS

DE LA HAUTE-BRETAGNE

II

VARIANTES DE MONCONTOUR

Chansonnettes à endormir

Variante au n° 278, page 226.

Dodo, mon petit,
Car ton papa l'a dit.
Papa est en haut
Qui fait du gâteau,
Maman est en bas
Qui tricote des bas
Dodinette, mon petit gars,
Dodinette, t'en auras,
Dodinette, dodino
Dodinette, dodo.

Au n° 283.

Je sais une petite chanson,
De morue et de poisson,
Mite, et miche
La voilà dite,
Moute et moute,
La voilà toute.

Au n° 287.

Il y avait un petit cheval gris
Qui allait à Paris
Petit galop, petit galop, etc.

On fait l'enfant sauter doucement sur les genoux.

A Rouen
Sur un petit cheval blanc
Qui allait moyen galop, etc.

1. V. le t. VII, p. 226 et suiv.

On saute plus fort.

A Saint-Brieuc
Sur un petit cheval bleu
Qui allait grand galop, etc.

On le fait sauter très fort.

Variante au n° 290.

A cheval, sur mon bidet,
Quand il trotte, il fait des pets,
Proute, en voilà un,
Proute, en voilà deux
Proute, proute, proute,
Les voilà tous.

Au n° 292.

Au nom du Père
Et de la mère
Et de l'enfant,
Tout c'que j'prends
Je l'fourre la d'dans.

Au n° 295.

IL Y AVAIT UNE PETITE PERDRIX

C'lui-ci la vit	C'tila l'a veuse (vue)
C'lui-ci la prit	C'tila l'a attrappée
C'lui-ci la plumit	C'tila la plumée
C'lui-ci la mangit	C'tila l'a mangée
Y n'y eut que le petit perlinpinpin	Et le petit crotou
Qui n'en eut pas un petit brin.	Qui n'eut rien du tout.

Au n° 298.

Petit Jésus, petit agneau
Prenez mon cœur pour votre berceau
Petit Jésus, petit enfant
Rendez mon cœur obéissant

Eliminations

Variante au n° 306.

Un I
Un L
Ma tante Michelle
Des raves, des choux,
Du raisin doux,
Ne passez pas dans mon jardin
Sans y cueillir le romarin,
Trie, trac, trac
La petite Marguerite s'en va.

Au n° 321.

C'est aujourd'hui samedi
La fête à Marie
Qui a balayé son lit ;
Elle a trouvé une souris
Elle l'a grillée

C'est demain dimanche
La fête à ma tante
Qui a balayé ses planches.
Elle a trouvé une orange
Elle l'a pelurée

Elle l'a mangée
Elle ne m'en a pas donné un petit morceau
Oh ! la vilaine gourmande

J. CARLO.

USAGES DE LA SEMAINE SAINTE

V

Pyrénées-Orientales

LE Jeudi-saint, à l'office des ténèbres, les hommes, les enfants font à un moment donné, vers quatre heures, ce qu'ils nomment *patrick patroch*. Les ouvriers des mines de fer du voisinage, armés de leurs pioches et de leurs marteaux, les enfants, les boutiquiers, avec de petits maillets de bois qu'on vend exprès pour la circonstance, frappent à tour de bras les murs intérieurs de l'église, au risque de les défoncer, avec une véhémence et une exaltation comparables à l'excitation nerveuse des Aïssaouahs d'Afrique. Dans leur pensée, ils sont censés massacrer les Juifs pour venger la mort de Jésus-Christ.

Pendant la nuit du Samedi-saint à Pâques, on fait la quête des œufs, accompagnée de chants et de danses.

Ces rites singuliers s'exécutent la plupart du temps au son d'un air traditionnel, sorte de mélodie assez semblable, nous dit-on, à l'hymne religieux de l'« *Ave maris stella* ».

A.-T. R.

Chansons

I

LE DUC D'ORLÉANS¹

Par un beau jour Germaine va t au jardin d'amour,
 Germaine, la belle Germaine, plus belle que le jour.

En son chemin trouva trois cavaliers du roi,
 Qui revenaient de guerre dessus leur beau pal'froi.

Ils lui demandent : « Fille que faites vous seulette ?
 — J'ai un mari, messieurs, je ne suis pas fillette.

— Si vous êtes mariée, où donc est vot' mari ?
 — Bien loin, bien loin, messieurs, à la guerre est parti.

Il se nomme le duc, le duc de l'Orléans,
 C'est le plus vaillant homme qu'il y ait pas d'a présent.

— Puisqu'il est à la guerre, donnez-nous à loger..
 — Ah oui, messieurs dit-elle, et à boire et manger.

Entrez de dechez ma mère, de dans ces grands logis,
 Elle vous traitera bien, lui parlant de son fils.

— Bonjour, bonjour madame, pourriez-vous nous loger ?

 — Ah oui, ah oui, dit-elle, à boire et à manger.

Le plus jeune des trois ne veut boire ni manger
 Qu'il n'ait la belle Germaine assise à ses côtés.

— Germaine, oh dors-tu ? lève-toi promptement
 Pour faire la compagnie à ces trois beaux galants.

— Si vous n'tiez pas ma mère, la mère de mon mari,
 Je vous jure et parjure, je vous ferais mourir.

Je vous ferais manger par mes chiens et li-ons,
 Je vous mettrais à boire de l'eau dessous mes ponts.

— Mangez, maugz, messieurs, elle n'y veut pas veni'.
 Ah c'est la plus rude femme qu'il n'y eut dans la vie.

Le plus jeune des trois dit qu'il va la chercher :
 — Je vous jure et parjure que jc la ramènerai.

1. C'est la seconde version de ce thème qui, à notre connaissance, ait été recueillie en Bretagne. V. G. DONCIEUX, *La Pernelle*, 1891. Ext. de la « Romania ».

— Germaine, oh dors-tu, lève-toi me voici,
— Je n'ouvre point la porte à qui n'est mon mari.

— Te souviens-tu, Germaine, qu'il y a ce soir sept ans,
Devant ton père, ton frère et moi ton cher amant,

En t'étreignant les doigts ton anneau d'or cassa
Tu en as la moitié, et l'autre la voilà.

— Servante, oh ma servante, servante, levez-vous
Allez ouvrir la porte, la porte à mon époux.

(Chanté par Jeanne Lecocq, Grand-Auverné, mai 1869).

II

LE COMTE REDOR

Le comte Redor s'en va chasser
Dans la forêt de Guémené.

En son chemin a rencontré
La Mort qui lui a parlé.

— Veux-tu mourir dès aujourd'hui
Ou d'être sept ans à languir ?

Veux-tu mourir dès à présent,
Ou d'être sept ans languissant ?

— J'aim' mieux mourir dès aujourd'hui
Que d'être sept ans à languir.

— J'aime mieux mourir dès à présent.
Que d'être sept ans languissant. »

En s'en allant sur le pavé
Sa bonne mère a rencontré.

— Oh ! réjouis-toi, mon fils Louis (1)
Ta femme est accouchée d'un fils.

— Maman, tout homme qui se voit mourir
N'a point envie de s'y réjouir.

Préparez-moi un lit bien grand
Pour que mon corps repose dedans,

1. A partir de ce moment commence une version de la *Chanson de Renaud*.
Cf. *Revue des Traditions populaires*, t. I, p. 34 ; t. III, p. 195, 198.

Un cierge au chevet de mon lit,
Maman, pour m'éclairer mourir.

Mais quand ce fut pour y dîner
Les servantes ne font que pleurer.

— Hélas ! maman, qu'il y a-t-il
Que nos servantes pleurent ici ?

— Ma fille, ne faut point t'affliger,
Dix de nos plats d'or se sont cassés.

— Hélas, faut-il donc tant pleurer
Pour dix plats d'or qui sont cassés ?

J'en aurions bien d'autres pour nous servir
Si le comte Redor était ici.

Mais quand ce fut pour le souper,
Les valets ne font que pleurer.

— Hélas, maman qu'il y a-t-il
Que nos valets pleurent ainsi ?

— Ma fille ne faut point t'affliger,
Dix de nos chevaux sont crevés.

— Hélas, faut-il donc tant pleurer
Pour dix chevaux qui sont crevés,

J'en aurions d'autres pour nous servir
Si le comte Redor était ici.

Mais quand ce fut sur les minuit
Les cloches elles n'y font que du bruit.

— Hélas, maman, qu'il y a-t-il
Que les cloches sonnent la nuit ?

— Ma fille c'est le grand roi Henri
Qui fait son entrée dans Paris.

— Hélas ! maman, que ça signifie
Que l'on entend frapper ici ?

— Ma fille, ce sont les maçons
Qui raccommodent la maison.

Mais quand il y eut huit jours passés,
Le noir on lui a présenté.

— Hélas ! maman, que signifie
Le noir on m'y présente ici ?

— Ma fille, pour femme qui relève d'enfant
Le noir leur va mieux que le blanc.

Mais quand il y eut quinze jours passés,
A la messe il lui faut aller.

— Hélas ! maman, qu'il y a-t-i'
Qu'on parle du comte Redor ici ?

— Ma fille ce sont les petits enfants
Que le comte Redor est dans leurs chants.

Allons, ma fille, pouillons-nous, va,
Après la messe on vous le dira.

Mais quand la messe elle fut finie
— Maman, que m'aviez-vous promis ?

— Ma fille, je ne peux plus te le cacher,
C'est ton mari qu'est enterré.

— Rochers, fendez, la terre, ouvrez !
A mon mari je veux parler.

— Ma mie retire-toi d'ici,
Ma bouche elle ne sent que le souci.

— Maman, j'ai un petit enfant,
Elevez-le chrétiennement.

Le comte Redor est mort ici,
Avec lui je veux finir ma vie.

*(Chanté par Jeanne Hardy, village de Villechoun, Grand-Auverné,
19 décembre 1875).*

III

DE CLERC GENTON



il à la mai-son, Mon-sieur est - il à la mai-son?

— Bonjour, madame du clerc Genton,
Monsieur est-il dans sa maison ?

— Il y a bien six ans et d'mi
Que l'clerc Genton n'est plus ici.

Si l'clerc Genton n'est plus ici,
Il vous faut faire un autre ami.

— Un autre ami point ne ferai
Que l'clerc Genton n'soit décédé.

Faisant mine de la caresser
Ses anneaux d'or considérait.

Les a gravé bien en écrit
Dessus la crosse de son fusil.

S'en va tout droit chez l'dorurier :
— Des anneaux d'or peux-tu forger ?

Fais-les moi les de la façon
De ceux d'la dame du clerc Genton.

Pendant qu'il tapait sur son or,
Le dorurier gémissait fort :

« Les anneaux d'or que j'fais ici
Peut-être un jour feront mourir. »

.....

— Bonjour, monsieur du clerc Genton,
Quelle femme as-tu dans ta maison ?

— Femme d'honneur, ah ! je le crois,
Ah ! je le jure dessus ma foi.

— Femme d'honneur, ah ! tu n'as point,
De ça je suis sûr et certain.

Les anneaux d'or que t'as donnés
Les a donnés pour se faire aimer.

Femme d'honneur, ah ! tu n'as pas :
La preuve en est au bout de mon doigt.

Quand l'clerc Genton entendit ça,
Tout droit chez lui il galopa.

A pris sa femme par les cheveux
A la queue de son cheval la neue (noue),

A pris son p'tit Louis dans ses bras,
Trois fois bien fort il l'embrassa.

Trois fois son fils il embrassa,
Trois fois à terre il le jeta.

Il n'y a pas d'rue dans tout Paris
Qu'il n'ait traîné sa bonne amie.

Toutes les dames de Paris,
Criaient toutes vengeance sur lui.

— Qu'est-ce que ta femme t'avait donc fait
Pour faire le mal que tu lui fais ?

— Les anneaux d'or que j'ai donnés
Les a donnés pour se faire aimer.

— Tes anneaux d'or ! ils sont ici,
Voilà sa clef, va-t'en les quérir.

Au premier tour que la clef fit
Les anneaux d'or il entendit.

Au deuxième tour que la clef fit,
Les anneaux d'or ont *trincailli* (tressailli).

Au troisième tour que la clef fit,
Les anneaux d'or il découvrit.

— Méchant démon qui m'a trompé !
Un jour je m'y revengerai.

Si mon petit Louis vivait encore
J'aurais encore du réconfort.

Mais mon petit fils Louis est mort,
Et moi je mérite bien son sort.

(Chanté par Jeanne Marie Lecocq, Grand-Auverné, mai 1874).

VARIANTE DE MONCONTOUR

M. Lucien Decombe a publié dans ses *Chansons populaires d'Ille-et-Vilaine* une version assez complète de cette chanson, dont il donne en note des variantes. Le texte ci-dessous en diffère en plusieurs parties, ainsi que de la jolie version qu'on a lue plus haut ; il est bien plus mutilé ; mais il a néanmoins quelques passages intéressants qui ne s'y trouvent pas. M. Emile Hamonic, à qui je la dois et qui l'avait recueillie aux environs de Moncontour, ne la chantait pas, mais la récitait comme une sorte de conte. La personne qui la lui avait dite ne savait plus les vers du début ; elle racontait que

pendant que Clergeanton ou Clergeanton étant à l'armée, un des amis de son mari vint la voir et causer avec elle.

— Bonjour, madame de Clergeanton,
Monsieur est-il à la maison ?
— Il y a bien six mois et demi
Que Clergeanton est à Paris
— Madame, puisqu'il n'est pas ici
Il vous faut faire un autre ami.
— Point d'autre ami je ne ferai
Car Clergeanton en s'rait fâché.

Mais pendant qu'il lui causait
Ses beaux anneaux considérait ;
Puis il les mit en écrit
Sur la crosse de son fusil.
Il s'en fut chez un joallier
Pour faire faire les anneaux dorés.
— Bon joallier, bon joallier,
Fais-moi des beaux anneaux dorés,
Et fais-les moi de la façon
De ceux d'madam' de Clergeanton.
Le joallier qui les faisait
Ne faisait jamais que pleurer :
— Les anneaux d'or que j'fais ici
Ils feront quelqu'un mourir.

— Bonjour, M. de Clergeanton
As-tu une dame à ta maison ?
— Oui, j'en ai une, dame d'honneur,
Je le soutiendrai à toute heure.
— Si dame d'honneur aurait été
Ses anneaux d'or aurait gardés.
.....
Semblait à le voir chivaucher
Qu'il était à démirager (à moitié enragé ?)

En le voyant venir la belle-mère dit à sa fille :

— Ma fille, voici votre mari,
Prenez dans vos bras votre fils
Et allez au devant de lui.

Il prit son fils et l'embrassait
Et trois fois à terre le jetait.
Sa femme avait de beaux cheveux
A la queue de son cheval les neue (noue).

Il n'y a pas de rue dans Paris
Où n'a traîné sa chère amie,

Que toutes les femmes de Paris
 En avaient toutes le cœur transi.
 La plus petite, la plus hardie
 A la bride du cheval sautit.
 — Arrête ! Arrête ! de Clergeanton
 Tu as le cœur plein d'trahison.

La dame dit ensuite :

— Je n'aurais pas regret de mourir
 Si je savais pour quel sujet.

Le mari :

— Les anneaux d'or que j't'ai donné,
 Eh ! la méchante, qu'en as-tu fait,
 — Ils sont dans l'coff'e au pied de mon lit
 Tenez les clefs, allez les queri'.

Puis quand il a reconnu son innocence :

Y aurait'il des médecins dans Paris
 Pour me guérir ma chère amie.

Au siècle dernier, une romance intitulée *Adelaïde et Ferdinand* ou les trois anneaux, air du prélude de Mina, fut souvent imprimée dans les petits livres analogues à la bibliothèque bleue : elle roule sur le même thème que cette chanson, et la scène est en Neustrie, ou Normandie, pays où elle est connue sous le nom de Marie Anson. Le bois que nous reproduisons est emprunté à un petit livre imprimé à Paris, chez Gauthier, rue des Arcis, qui prévient le lecteur qu'il en existe une contrefaçon où les noms des personnages sont changés.

P. S.



nite et signes de croix jusqu'au bassin formé par le Tarn entre les deux rochers appelés Lourdes et l'Aiguille. Là, Satan traversa la rivière et il allait lui échapper, lorsque Guillaume se jeta à genoux pour implorer le secours du ciel. A l'instant même, le roc de Lourdes roula sur Satan, qui poussa un cri terrible et fit un effort immense pour se dégager. Le roc de l'Aiguille craignant qu'il n'y réussit, cria à l'autre : « Frère, est-il besoin que je descende à ton aide ? — Eh non, répondit le roc de Lourdes, je le tiens bien ». La tradition prétend que Satan est toujours là, cherchant en vain à soulever la montagne qui l'écrase.

(AMÉDÉE DE BEAUFORT. *Légendes populaires, cité par Souvestre*, Foyer Breton, in-8, p. 154).

P.-S.



TROIS CHANSONS RECUEILLIES EN BRETAGNE

I

LE BEAU MERCELOT

Assez lent

C'était un beau merce - lot, Yé, yé, yé, que dit - on de l'a-

mour? C'était un beau merce - lot Qu'allait de ville en vil - le.

Qu'allait de ville en ville, Lon la, Qu'allait de ville en vil - le.

C'était un beau mercelot,
 Yé, yé, yé, que dit-on de l'amour?
 C'était un beau mercelot
 Qu'allait de ville en ville.
 Qu'allait de ville en ville,
 Lon la,
 Qu'allait de ville en ville.

En son chemin il rencontra
Un' jeune et joli' fille.

Il la prit, il l'embrassa,
La mit dans sa valise.

Mais il l'avait pas bien cachée,
On voyait sa chemise.

En son chemin il rencontra
Le frère de la fille.

« Mercelot, beau mercelot,
Qu'as-tu dans ta valise ?

— J'ai des couteaux et des ciseaux,
Tout' sort' de marchandises.

— Mercelot beau mercelot,
Dépli' moi ta valise,

— Ma valise ne dépli' pas,
Que dans les grandes villes,

Comme à Paris ou à Rouen,
Ou dans les joli' villes. »

Voilà mon mercelot parti
Avec sa joli' fille.

Entendu à La Clarté, *Ar Sklerder* (Côtes-du-Nord).

II

LES DAMES DE LA ROCHELLE

Chant de Marins

Assez lent



C'est les dam' de la Rochelle,
Brave, brave !
Qu'ont armé un bâtiment,
Brave, brave !
Qu'ont armé un bâtiment,
Bravement.

Ils l'ont fait bâtir corsaire
Pour aller dans le Levant.

Le navire est en ivoire,
Les pouli' en diamant.

Le grand mât, l'est en dentelle,
La misaine en satin blanc.

L' capitain' qui le commande.
C't un jeune homm' de vingt-huit ans

Un jour, en fumant sa pipe
Dessus le gaillard devant,

'l aperçoit la belle Hélène
Qui pleurait dans les-z-haubans.

« Qu'as-tu donc, la belle Hélène,
Qu'as-tu donc à pleurer tant ?

Regrett' tu tes pèr' z-et mère,
Cu quelqu'un de tes parents ?

— Je ne r'grett' ni pèr' ni mère,
Ni aucun de mes parents.

(*Ploumanac 'h*).

C' que je r'grett', c'est mon trictrac,
Qui est parti dans le Levant.

'l est parti plein vent arrière,
Reviendra-z-en louvoyant.

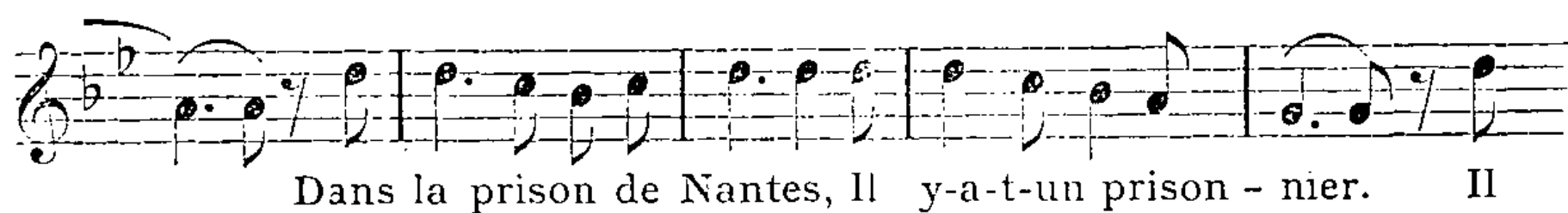
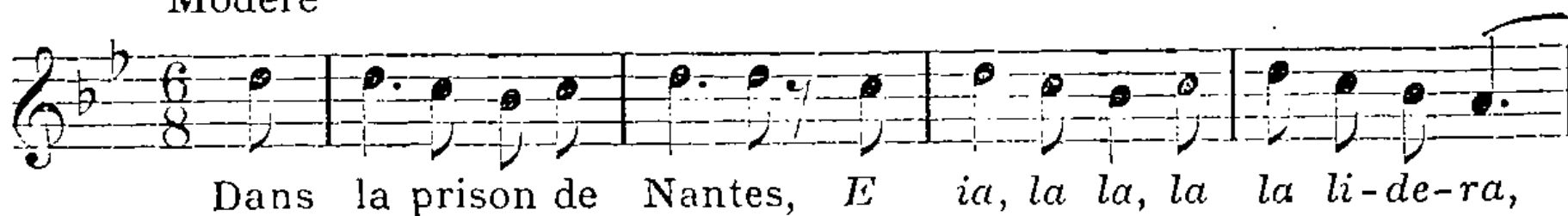
Il viendra mouiller son ancre
'Dans la rail' des bons enfants. »

Cette chanson sert pour la manœuvre de la rame : les mariniers la chantent en suivant la manœuvre de l'aviron, faisant coïncider le principal effort avec les notes accentuées du refrain : *Brave, brave — bravement !*

III

DANS LA PRISON DE NANTES

Modéré



Dans la prison de Nantes,
E ia, la la, la la lidera,
Dans la prison de Nantes
Il y a-t-un prisonnier (*ter.*).

Personn' ne vient le voire
Que la fill' du geolier

Elle lui apporte à boire
A boire et à manger.

Et des chemises blanches,
Quand il faut en changer.

Un jour ell' vient le voir
Ell' se mit à pleurer.

— Ah! qu'avez-vous, la belle?
Quell' nouvelle apportez ?

Perros-Guirec (Côtes-du-Nord).

— La nouvell' que j'apporte
C'est demain que vous mourrez.

Si c'est demain que j'meure,
Délie-moi les pieds.

.....
.....

Quand il fut sur la rive,
Il se mit à chanter.

Quand je serai z-à Nantes,
Je vous épouserai.

GABRIEL VICAIRE.

LE RETOUR DU SOLDAT ¹

III

HAUTE-BRETAGNE

— En sortant de la mairie, j'ai tombé dans l' malheur
Je m'en vais au service, adieu, cher petit cœur.

— Tu t'en vas au service, que dis-tu, cher amant ?
Tu fais couler mes larmes, je suis dans le tourment.

— Ne sois pas inquiète, ma très chère bonne amie
Y n'y a rien qui m'arrête de servir ma Patrie.

— Fidèle à ta Patrie, fais toujours ton devoir,
Embrasse ta bonne amie. Adieu, jusqu'au revoir.

La première campagne a bien duré sept ans
Sans écrire à ma belle aucun consolement.

Au bout des sept années, je reviens au pays,
Le soir que j'arrive ma femme se remarie.

Passant devant chez elle je demande à loger :

— Non, brave militaire, je suis embarrassée.

— Je reviens de la guerre, je suis bien fatigué,
Permettez-moi, madame, d'entrer me reposer.

— Entrez, entrez dit-elle. Et moi étant entré
J'mis mon bras sur la table, et j' demande à souper.

Son mari m'y répond, si vous voulez payer :
Et moi n'étant pas fier, à la table j'ai passé.

Lorsque j'eus bien soupé, je demande à jouer
Au joli jeu de cartes ou à celui de dé.

Lorsqu'on eut bien joué, je demande à coucher
Avec la mariée, assise à mes côtés.

— Monsieur le militaire, ne vous en fâchez pas,
La jeune mariée, ne vous appartient pas.

— Où sont-ils donc, la belle, les bagues et les diamants
Que je t'avais donné, aujourd'hui v'la sept ans.

1. Cf. t. V, p. 68, t. VIII, p. 560.

— Ils sont dedans ma chambre, au chevet de mon lit
Chaque fois que j'les regarde, je pense à mon mari.

Ils sont dans un coffret, tout auprès de mon lit.
Tiens, en voilà les clés, allons tous deux les cri (chercher).

— Allons de chez ma mère, que mon cœur aime tant,
Elle sera bien heureuse, de revoir ses enfants. »

La belle part et s'écrie : Sainte Vierge Marie
J'ai été sept ans veuve, ce soir j'ai deux maris.

Ou bien :

Y a sept ans j'étais veuve, aujourd'hui deux maris.

Le nouveau mari dit alors :

Tout le monde de la noce y venaient m'inviter
Et moi triste et pas fier, avec eux j'ai filé

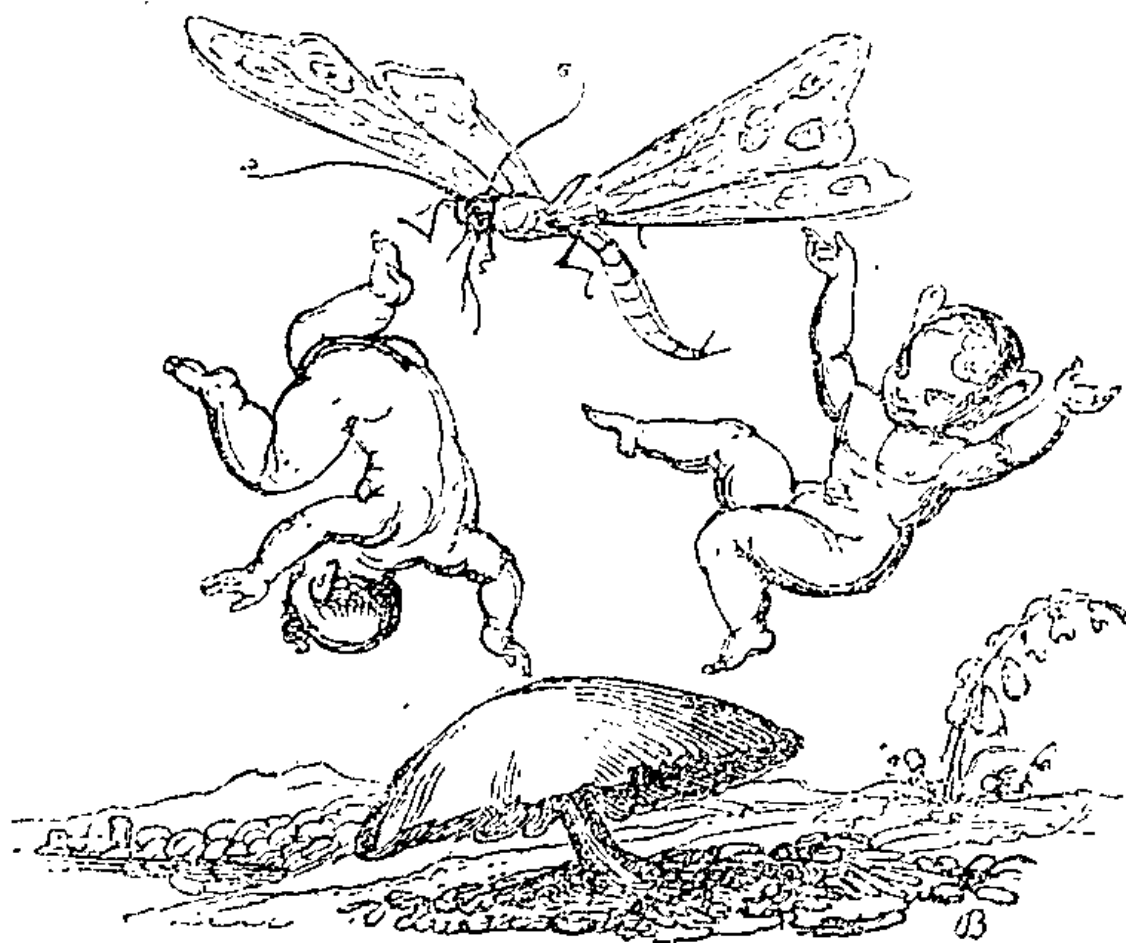
Ou bien :

Avec eux j' m'en suis allé.

Variante au 10^e couplet.

On m' répond d'un air fier, si voulez payer
Et moi n'étant pas fier à table j'ai passé.

FRANÇOIS MARQUER.



RIMES ET JEUX DU PAYS NANTAIS

I

BERCEUSES

1

Dodo
L'enfant do ;
L'enfant dormira peut-être ;
Dodo,
L'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Dodo, poulette,
Ma mignonnette,
Endormez-vous, si vous voulez ;
Je suis lassé' de vous bercer,
Dodo,
L'enfant do, etc.

Dodo, Cocotte,
Dodo, poulette !
Endormez-vous, si vous voulez ;
Je suis lassé' de vous bercer.

Il y a dans la grange,
Une poule blanche,
Qui dit qu'ell' va fair' son coco,
Pour le p'tit poupon qui va fair' dodo.
Dodo, Cocotte, etc.

2

L'enfant que je berce { *bis*
N'est pas à moi. }
Dodo, le petit !
Ceux qui les font
Qu'ils les bercent !
Dodo, le poupon !
Ceux qui les font,
Qu'ils les bercent donc !

Il semble que cette berceuse a du être faite par quelque jeune *bonne*, ennuyée de bercer l'enfant de sa maîtresse. On y sent la

différence d'expression qui existe entre la tendresse de la mère et l'indifférence de la mercenaire.

3

Je f'rai faire
Un p'tit moulin
Sur la rivière ;
Et puis après, un p'tit bateau,
Pour passer l'eau.

Les petits bateaux
Qui vont sur l'eau,
Ont-ils des pères,
Ont-ils des mères ?
Les petits bateaux
Qui vont sur l'eau,
Sont-ils les enfants des grands bateaux ?

Ma mère, où vont
Nos canes,
Canes ?

Ma mère, où vont
Nos canetons ?

Ils vont, ils viennent,
A la rivière ;
De la rivière
A la maison. } *bis*

4

En suivant le chemin,
Le long du moulin,
J'ai vu la meunière,
Qui marchait lentement,
Disant tristement :
« Comment vais-je faire ?
« Mon pauvre Mathurin,
« Mon garde moulin,
« Las ! me désespère !
« Je crois bien qu'il est mort,
« Car voilà trois jours et trois nuits qu'il dort. »

5

POUR LE ROI D'ROME

Pour le Roi d'Rome,
J'ai des p'tits soldats ;
J'ai des p'tits soldats, } *bis*

Pour le Roi d'Rome,
J'ai des p'tits soldats,
Qu'ont l'arme au bras.

Pour le Roi d'Rome, }
J'ai des p'tits sapeurs ; }
J'ai des p'tits sapeurs,
Pour le Roi d'Rome,
J'ai des p'tits sapeurs,
Qui n'font pas peur.

Pour le Roi d'Rome, }
J'ai des p'tits tambours ; }
J'ai des p'tits tambours,
Pour le Roi d'Rome,
J'ai des p'tits tambours,
Qui n'sont pas lourds.

Pour le Roi d' Rome }
J'ai des p'tits fusils ; }
J'ai des p'tits fusils,
Pour le Roi d'Rome,
J'ai des p'tits fusils,
Qui sont jolis.

Pour le Roi d' Rome, }
J'ai des p'tits canons ; }
J'ai des p'tits canous,
Pour le Roi d'Rome,
J'ai des p'tits canons,
Qui n'sont pas longs.

Pour le Roi d'Rome, }
J'ai des p'tits shakos ; }
J'ai des p'tits shakos,
Pour le Roi d'Rome,
J'ai des p'tits shakos,
Qui sont très beaux.

Cette chanson porte sa date en elle-même, je la cite, non pour son ancienneté, mais parce qu'elle amuse bien les enfants.

Toutes ces berceuses se chantent à Nantes ; elles m'ont été chantées dans mon enfance, et je m'en suis servie moi-même, à mon tour, pour endormir mes enfants.

II

JEUX POUR AMUSER LES TOUT PETITS ENFANTS, QUAND ON LES HABILLE

De la dentelle,
Ma lon lan la,
De la dentelle,
Marie en a.

Marie en a,
Tout autour de ses manches ;
Marie en a,
Tout autour de ses bras.
De la dentelle, etc.

Se chante en habillant les poupons ; on change le nom, suivant celui de l'enfant.

Petite fontaine,
Les p'tits oiseaux vont boire.

Se dit en chatouillant doucement le creux de la main du baby.

CINQ SOUS

On prend la petite main de l'enfant, on l'ouvre, et on frappe doucement, en disant :

Un, deux, trois, quatre, cinq,
Cinq sous, cinq sous, cinq sous !

En disant : cinq sous, on chatouille le creux de la main.

Les petits petons
Croîtront ;
Les grands n'auront plus la presse.
Les petits petons
Croîtront ;
Les grands s'en repentiront.

Se chante en chauffant les petits pieds, qu'on frotte doucement.

Couteaux,
Ciseaux,
A repasser !
Hé ! rémoulu, rémoulu,
Brrr ! pich !.....

Se dit en tournant doucement le petit pied du bébé ; les 2 dernières lignes plus vite, pour imiter la meule ce qui fait rire aux éclats les petits.

Ferre, ferre, mon cheval,
C'est pour aller à Laval.
Ferre, ferre, mon mulet,
Pour aller jusqu'à Cholet.

C'est encore au coin du feu qu'on chante cela, en frappant doucement la plante des petits pieds qu'on chauffe.

Tourne, tourne, mon p'tit moulin ;
 Frappe, frappe,
 Ma p'tite main.
 O la belle menite,
 A l'enfant !
 O la joli' menite.

On tourne d'abord les mains, puis on frappe ensuite.
 Les bonnes et les nourrices de la campagne disent aux poupons :
 « Tosse ! » en leur faisant frapper doucement le front contre le leur,
 comme les chats qui caressent ou les bédouins qui se battent.

Menton fourchu,	
Bouche d'argent ;	
Nez cancan.	
Toc, toc, la mailloche !	Au front (qu'on frappe).
La grande fenêtre,	Oeil droit
La p'tite fenêtre,	Oeil gauche
Mad'leine,	Joue droite
Qui jou' d'la baleine ;	
Mad'lon,	Joue gauche
Qui jou' du violon.	
Le grand Christophe,	La bouche
Qui fourr' tout dans son coffre.	

On touche successivement chaque trait qu'on nomme.

Pouzot,
 Lich' pot ;
 Longis,
 Mal assis,
 Capitain' de tous les petits,
 Petits, petits.

On prend l'un après l'autre chaque doigt, et l'on tourne vite le dernier, en le secouant doucement.

Celui-la l'a pris,
 Celui-la l'a tué,
 Celui-là l'a fait cuire,
 Celui-la l'a mangé ;
 Et l'pit piron,
 Pirette,
 Qui jamais ne mang'ra
 Miette, miette, miette !

Se dit avec les mêmes mouvements que le précédent.

Ma commère Jeanne,
 Prête-moi ton âne,
 Pour aller jusqu'au moulin.
 Le meunier m'a tant battu.
 Il m'a donné d'la pelle au cul.....

Se dit en renversant en mesure les enfants, assis ou à cheval sur les genoux ; on les tient par les mains, en les renversant le plus bas possible, ce qui les amuse énormément.

Ce couplet m'était chanté par ma marraine, M^{me} Gravé, de Paris.

Sassons,
 Berlutons,
 Ma commère Jeanneton.
 Prêtez-moi votre poêlon,
 Pour fair' de la bouillie,
 A mon petit enfant qui crie.
 Berlutons, berlutons, berlutons !

On fait comme le précédent, mais quand on arrive à la fin, on secoue le poupon, qui éclate de rire, et crie : Encore, encore !

Scions du bois
 Pour saint François.
 V'nez nous aider,
 Je n'somm' pas assez.

Même jeu que les précédents.

ANNETTE ROUÉ, de Nozay.

Monté, cholette, Monte là ! Monte, cholette, Monte là ! Où est-ell' la p'tit' souris Qu'était là ! — Elle est plus haute.	}	Se dit 3 fois.
---	---	----------------

Pour la 4^e fois :

Monte, cholette,
 Monte là !
 Monte cholette,
 Monte là !
 Où est-ell' la p'tit' souris
 Qu'était là ?
 — Elle est à dire sa messe.
 — Qui est c' qui lui répond ?
 — C'est l'petit chaton.
 — Comment fait-il ?
 — Miaou ! miaou ! miaou !

Pour ce jeu, qui demande des enfants plus grands, on met les

mains de l'enfant l'une au dessus de l'autre, en cachant le pouce dans la main fermée ; la mère met une de ses mains au dessus, et de l'autre, monte d'un doigt à l'autre, en commençant par le bas, comme des échelons. C'est au pouce que se fait la question à laquelle répond l'enfant. A la fin, quand on dit : Miaou ! on sépare les mains, et on fait mine de se griffer l'un l'autre.

Quand le curé va-t-en campagne,
Il va le pas, le pas, le pas.
Quand le vicair' va-t-en campagne,
Il va le trot, le trot, le trot.
Quand le méd'cin va-t-en campagne,
Il va l'galop, galop, galop.

Jeu favori des enfants, à cheval sur les genoux des parents ; on les fait sauter d'abord tout doucement, puis plus fort, enfin très fort.

M. MOUILLERAS, de Nantes.

On dit aux enfants de faire « Main morte ! » c'est-à-dire de laisser leur main tout à fait inerte.

On dit alors : « Main morte, (*bis*) pan ! »

Puis, quand l'enfant est inattentif, on le fait se frapper au visage, en disant :

Main mo'te ! main mo'te !
Pan ! par la goule à la sotte !

Fanchon pleure, Fanchon rit,
Fanchon veut qu'on la marie,
Son papa n'a pas d'raison,
De vouloir marier sa fille,
Son papa n'a pas d'raison,
De vouloir marier Fanchon.

Se chante en habillant les enfants, dont on dit le nom.

Quand le Roi va-t-à la chasse,
Il attrape des lapins.
Il en tue, Il en fricasse,
Il en donne à ses voisins.
Berlin, berlin,
Berlin, peste !

On fait mettre un doigt à chaque enfant sur le giron ou sur une table ; puis on chante le couplet, en tournant un doigt en cercle jusqu'à : Berlin, Berlin, qu'on répète tant qu'on veut.

En disant : Peste ! on tâche d'attraper le doigt d'un des enfants, qui devient *dessous* à son tour.

(*A suivre*)

MADAME VAUGEOIS.